



Als 1975 die Grabkonzession der letzten Ruhestätte des „Hauptmanns von Köpenick“ abläuft, kommt es – insbesondere in Deutschland – zu einem erhöhten Interesse an der Köpenickschen Nekropole. Davon zeugen unzählige Bittschriften, die im Stadtarchiv aufbewahrt werden. Der Senator für Bau- und Wohnungswesen Berlin wird von Berliner Bürgern angeschrieben mit der Bitte, das Land Berlin möge doch das Grab des Schusters aus Tilsit erhalten. Sogar der Schriftsteller Carl Zuckmayer plädiert in einem Brief an Bürgermeisterin Colette Flesch für die Weiterpflege – und legt seinem Schreiben ein Scheck von 50 Mark bei.

„Fake news“ : Stadt Luxemburg übernimmt das falsche Geburtsdatum

Dem Druck aus dem In- und Ausland haben die Stadtväter ein positives Echo verliehen und die Grabkonzession à perpétuité übernommen.

Ein Düsseldorfer Arzt ernennt sich daraufhin zum 1. Ehrenpräsidenten auf Lebenszeit der von ihm gegründeten *Gesellschaft der Freunde vom Grabe des Hauptmanns von Köpenick* und das Unternehmen Henkel aus der nordrheinwestfälischen Hauptstadt will sogar ein eigenes Museum über das Leben und die Grablege des Gauners einrichten.

Im Herbst 1975 schreibt die Stadtverwaltung ein Ideenwettbewerb zur Gestaltung einer neuen Grabplatte aus. Parallel macht sich die Stadt Luxemburg Gedanken über die Grabinschrift und nimmt diesbezüglich Kontakt mit dem Autor des tragikomischen Stückes „Der Hauptmann von Köpenick“ auf. In seinem Antwortschreiben suggeriert Carl Zuckmayer in einer etwas ironischen Formulierung: „Dem deutschen Eulenspiegel des XX. Jahrhunderts zum Gedächtnis“.

Auf der vom Wercollier-Schüler Jean-Pierre Georg (1924-2004) gestalteten Grabplatte werden allerdings nur die Namen „Hauptmann von Köpenick“ und Wilhelm Voigt sowie das – falsche – Geburtsdatum 1850 und das Todesjahr 1922 zurückbehalten.

Der Mythos Wilhelm Voigt ist eine Wirklichkeit, das Grabmal eine der interessantesten Kuriosa der Stadt Luxemburg. Auch „Madame Köpenick“ hat es dank Guy Helmings rezentester Komödie auf die Bühne geschafft. Und sagte nicht einst Wilhelm Voigt : „Ich liebe das Theater!“?



Im Januar 2022 kam es im Kasemattentheater zur Uraufführung von Guy Helmings Komödie „Madame Köpenick“, wo die Beziehung zwischen dem bekannten Gauner und der unbekanntem Witwe Emilie Blum-Bernier im Mittelpunkt steht. ■■■■

Marc Jeck

Der Historiker widmet sich seit vielen Jahren den Luxemburger Jahren Wilhelm Voigts und hat u.a. für die DIE ZEIT Artikel über den „Hauptmann von Köpenick“ verfasst.

Bibliographie

- 1 *Obermoselzeitung* vom 28. April 1931, Seite 1 : Bei Frau „Hauptmann von Köpenick“ (Erster Teil).
- 2 *Obermoselzeitung* vom 28. April 1931, Seite 1 : Bei Frau „Hauptmann von Köpenick“ (Erster Teil)
- 3 *Obermoselzeitung* vom 28. April 1931, Seite 1 : Bei Frau „Hauptmann von Köpenick“ (Erster Teil).
- 4 *D'Lëtzebuurger Land* vom 6. Oktober 1961, Seite 6 : Die Häuslichkeit des „Hauptmanns von Köpenick“.
- 5 *Obermoselzeitung* vom 30. April 1931, Seite 1: Bei Frau „Hauptmann von Köpenick“ (Schluss).
- 6 *D'Lëtzebuurger Land* vom 9. November 1956, Seite 6: Bei der „Madame Köpenick“. Ein 25 Jahre altes Interview.
- 7 Stadtarchiv Luxemburg : AL 20A/02/1975.
- 8 Stadtarchiv Luxemburg : AL 20A/02/1975.
- 9 *Luxemburger Bürgerzeitung* vom 26. Juni 1909, Seite 3: Der „Hauptmann von Köpenick“ in Paris.

Texte: Claude Frisoni

Cité d'hiver, diversité

C'était le matin de la Saint Etienne. Pour moi, ces mots n'évoquaient qu'une équipe de football et le vert de ses maillots, mais j'ignorais tout du lendemain de Noël.

Ce matin-là, j'ai vite appris l'essentiel sur ce jour particulier : il est férié au Luxembourg. Garée devant l'appartement que je « rafraîchissais » du côté de Belair avant d'y emménager, ma voiture était recouverte d'une respectable couche de neige et cela lui suffisait pour refuser catégoriquement de démarrer. Ou bien peut-être avait-elle choisi de profiter elle aussi de ce jour férié, bref, il n'y avait encore rien de consommable dans l'appartement et ce maudit tas de taule refusait obstinément de bouger. C'est à pied, en prenant soin de ne pas ajouter à mes malheurs stéphanois une chute sur les trottoirs mal nettoyés en cette période de fête, que je me rendis jusqu'au centre-ville, dans l'espoir d'y trouver de quoi interrompre mon jeûne forcé, autrement dit de *dé-jeuner*. La ville était inerte, comme pétrifiée, elle semblait au mieux endormie, au pire morte. « Pas un seul petit morceau, de mouche ou de vermisseau », à se mettre sous la dent. En ce lendemain de festins et de libations joyeuses, en ce morne « jour d'après » baptisé Saint Etienne, rien ne bougeait, ne frémissait ou même ne respirait dans la capitale.

L'Auvergnat de la Place d'Armes

La Place d'Armes était blanche, décorée par quelques centimètres de poudreuse encore immaculée, seul mes propres traces de pas avaient troublé ce paysage figé et j'hésitais entre deux sentiments : avoir froid ou avoir faim. Je me résolus alors à combiner les deux en ayant froid ET faim, mais pour mon tout premier réveil sur le territoire de cette belle ville qui allait me supporter durant plus de 35 ans, j'aurais imaginé plus de bruit et de douceur, d'animation et de chaleur. Je maugréais donc, pestant contre l'hiver, la découverte d'un jour férié dont j'avais toujours tout ignoré, la nature glissante de la neige, le silence angoissant de la ville... quand soudain la porte d'un bistrot s'ouvrit, poussée par le patron jovial qui s'écria : « Vous allez choper la mort, entrez donc prendre un café bien chaud ». « Vous êtes ouvert ? Vous êtes bien le seul », avais-je répliqué incrédule. Ce à quoi le gentil bistrotier avait répondu : « non, je ne suis pas ouvert. Mais je ne peux pas laisser quelqu'un dehors par ce temps ». L'endroit témoignait encore des joyeuses agapes qui l'avaient animé la nuit précédente, mais il était chaud et accueillant, comme son propriétaire. Dégustant mon café accompagné d'une tartine de pain grillée offerte avec un rare sens de l'hospitalité, je songeais à l'Auvergnat de Brassens et me disais que finalement, cette nouvelle vie se présentait sous les meilleurs auspices. « Ce n'était rien qu'un peu de pain, Mais il m'avait chauffé le corps, Et dans mon âme il brûle encor' A la manière d'un grand festin »... J'ai par la suite vécu bien des soirées savoureuses dans cet endroit et je n'ai jamais oublié « l'auvergnat de service ». (Merci Guy...).

C'est qu'ici aussi les gens peuvent « avoir dans le cœur le soleil qu'ils n'ont pas ailleurs ». Mais pour le découvrir, il faut prendre le temps d'apprivoiser la ville, de déchiffrer ses codes, de se familiariser à ses rituels.

N'attire pas mais sait retenir

D'emblée, la ville fait le maximum pour inciter le visiteur non initié à la rejoindre. D'où qu'on vienne, les accès à Luxembourg sont excitants. Qu'il arrive du sud par la Cloche d'Or ou du Nord par la Place Dargent, le voyageur saura, à la noblesse du métal, qu'il est le bienvenu. D'ailleurs, au cours des siècles, la ville a